

« Ces idées ne sont point celles d'un esprit assombri ; depuis longtemps je les entends formuler par la bouche de tout le monde. Aussi, les amis du gouvernement qui résident ici avaient pensé de vous les exposer dans une lettre confidentielle, et quoiqu'ils ne soient pas encore d'accord sur la forme qu'ils doivent lui donner, et sur le plus ou le moins de convenance d'un tel acte collectif, tous s'accordent à juger la situation politique comme moi. Je ne crois pas, monsieur le président, que tous les citoyens qui ont suivi le gouvernement et tous ceux qui lui ont donné des preuves de loyal patriotisme puissent être taxés de panique.

« Ils ne peuvent moins faire de s'impressionner en voyant devenir une réalité les plans et les espérances de l'intervention qui, il y a un an, provoquaient nos rires et que nous appellions chimères. Comment l'envahisseur s'est-il étendu dans le pays, établissant d'immenses lignes militaires non interrompues ? Comment a-t-il eu la tranquillité nécessaire pour s'occuper de travaux propres aux temps éminemment pacifiques ? Comment a-t-il pu rétablir la ligne télégraphique depuis Queretaro jusqu'à Vera-Cruz, la reliant à Chalchicomula par une autre ligne ? Comment a-t-il fait arriver jusqu'à Paso Ancho les travaux du chemin de fer ? Comment a-t-il régularisé le service des postes ? Comment a-t-il rétabli la sécurité sur les principales routes ? Comment a-t-il pu séduire certaines populations ? Comment a-t-il capté la confiance du public qui met en ses mains des convois d'argent comme on ne l'avait pas vu depuis longtemps ? Comment attire-t-il à lui des membres du parti indépendant ? Comment gagne-t-il du terrain parmi les cours étrangères et le crédit financier, jusqu'au point que le frère de l'empereur d'Autriche se décide à occuper le trône élevé au Mexique par l'intervention, et que même le sage roi des Belges induit sa fille à ceindre la couronne mexicaine, et enfin que les banquiers de Paris et de Londres ouvriront au nouvel empire leurs coffres pour la réalisation d'un emprunt ? L'impression est encore plus profonde lorsque le tableau qui précède se com-

pare à celui que présente le gouvernement national. Dans le courant de cette année nous sommes tombés du piédestal glorieux sur lequel nous avaient élevés Zaragoza et les vaillants défenseurs de Puebla. Voilà longtemps que la presse étrangère ne parle plus des défenseurs de notre indépendance dans les termes de respect et de sympathie qu'elle employait même après notre départ de la capitale. Jusqu'au ministre des États-Unis qui a abandonné le pays et que l'on dise ou croie ce que l'on voudra, je suis sûr qu'il est parti avec des impressions défavorables sur la situation du gouvernement.

« A l'intérieur, nous avons perdu presque tous les centres de population importants, et le pire est que l'ennemi a fait la conquête matérielle de toutes ces localités, sans avoir empêché les esprits de lui faciliter la conquête morale à laquelle il aspire, et, qu'il a réussi, par un système sage, sinon à captiver les sympathies des Mexicains au moins à les refroidir pour la défense nationale. Notre gouvernement se trouve dans un coin du pays ignoré des populations les plus reculées qui, par ce motif, se sont jetées, comme le Yucatan, dans les bras de l'intervention et n'ont pas seulement relâché les rênes du pouvoir jusqu'à s'en affranchir, mais encore elles ignorent ce que font et se proposent de faire dans ces districts éloignés ses délégués politiques et ses généraux. *La défense nationale n'étant point sujette à l'action du gouvernement, elle a pris un caractère anarchique et destructeur, fécond seulement en ruines et mauvais renom.* Dans cette dernière moitié de l'année nous n'avons rien fait contre l'ennemi, mais nous avons beaucoup laissé faire contre le pays et ses habitants. La politique paraît limitée, d'après l'organe officiel du gouvernement, à l'attente des fruits que peuvent produire les erreurs et les embarras de nos adversaires... La nation, instruite par l'expérience de cette année ne veut pas qu'on livre son existence et son avenir au hasard des complications qui pourraient surgir dans la politique européenne, au triomphe du gouvernement fédéral des États-Unis et aux

embarras éventuels qui pourraient embourber l'intervention. En vue des progrès incroyables qu'elle a pu faire dans le courant de cette année, il est à craindre que les envahisseurs et leurs auxiliaires arrivent, faute d'obstacles suscités par nous autres, à dominer toutes les difficultés et réaliser les plans les plus absurdes, *sic*; et le gouvernement, d'autre part, devrait penser que lorsqu'un pouvoir ne s'exerce plus, tombe dans l'oubli ou le discrédit, il ne se conserve pas, mais il se suicide... etc. — M. M. de Zamacona. »

Lorsqu'un ministre de Juarez parle de son gouvernement de cette manière, n'ai-je pas raison de déplorer l'ignorance ou la mauvaise foi des écrivains et des orateurs qui font l'éloge de ce gouvernement, en ne s'inspirant que de leurs intérêts mesquins ou de leurs petites rancunes? Heureusement pour la vérité, les rancunes des partis et les passions privées passent avec ceux qui les ont nourris, et l'histoire reste avec son implacable logique des faits, pour faire justice de tous ces plaidoyers vénéneux et mensongers, publiés contre les intérêts généraux de la patrie.

Une autre lettre d'un ancien directeur de la douane de Matamoros me donne sur la situation des frontières du Rio-Grande des détails connus de l'empereur, lorsque Sa Majesté donna le commandement d'une brigade au général Cortina. — Nouvelle-Orléans, 5 juin 1864. — « Sous la férule du bandit Cortina qui commande ici, on ne peut plus vivre en sûreté dans son intérieur domestique. En une heure, on vous enlève la nuit de votre lit, et vous êtes fusillé, sous la moindre dénonciation de ses satellites et cela sans vérification, ni information. Dans l'espérance que les frontières seraient bientôt occupées par les troupes franco-mexicaines, je me réfugiai à Brownsville, mais un acte infâme des Yankees, commis sur la personne de Manuel Baron, secrétaire de Vidaurri, qu'ils livrèrent à la demande de Cortina, me fit comprendre le danger de rester en cet endroit et je partis pour la Nouvelle-Orléans, en route pour la Havane.

« Vous qui connaissez la frontière vous devriez montrer

la nécessité de sa prompt occupation. Les ressources de la douane de Matamoros sont considérables maintenant, à cause de cotons, *et sont les seules qui soutiennent le gouvernement moribond de Juarez.*

« Les Américains unionistes ne pouvant lui donner une protection déclarée, le secourent de toutes les manières possibles et l'encouragent à continuer la résistance, malgré les protestations qu'ils font au Français de ne se mêler de rien. Nous devons occuper immédiatement la frontière, pour payer cette canaille — *sic* — avec la même monnaie, et protéger les confédérés, dont la séparation définitive du nord nous intéresse tant. Cette séparation est d'une grande importance pour l'empire mexicain, parce que si cet ennemi colossal et naturel de notre race, ne se détruit pas lui-même, nous aurons au moins deux républiques faibles et incapables, chacune de son côté, d'empêcher la consolidation de la paix et de l'ordre que nous nous proposons d'établir. — C. M. »

L'empereur, en arrivant à Mexico, n'entama aucune transaction provisoire avec le clergé, relativement aux biens ecclésiastiques; il mit à la porte du ministère, des préfectures, en un mot, de toutes les administrations importantes, presque tous les impérialistes, et les remplaça par des juaristes ou des fédéraux, c'est à dire, ses ennemis politiques naturels. Au ministère des affaires étrangères, il nomma même M. Fernando Ramirez, républicain ardent, connu par son antipathie pour l'intervention, et qui n'avait pas voulu faire partie de l'assemblée des notables en 1863. En inaugurant cette politique funeste, contraire aux notions les plus élémentaires de la politique qu'il devait suivre, complètement opposée à celle que le bon sens devait lui inspirer et qui avait été suivie jusqu'alors avec tant de succès par la régence, l'empereur se suicidait; il enlevait les quelques chances de vitalité que pouvait avoir l'empire, et ressuscitait le parti juariste écrasé par la direction donnée aux affaires du Mexique par le général Almonte et le général Bazaine.

L'empereur s'imaginait se rendre populaire, en montrant de la confiance aux ennemis du régime monarchique et de l'intervention; mais pour réussir dans cette voie, il eût fallu que l'intervention et le régime monarchique n'eussent pas eu les sympathies de la nation, et c'est justement parce que l'immense majorité du peuple mexicain voulait l'intervention et la monarchie que l'impopularité de l'empereur devint générale dès les premiers mois de son séjour au Mexique. Le choix de ses ministres, de ses conseillers et de ses préfets ne pouvait être plus malheureux pour la consolidation de l'empire, car, on n'a jamais vu des républicains créer une monarchie. Aussi, n'est-il pas étonnant de voir les partisans du clergé faire, dès lors, une opposition sourde au gouvernement impérial, les conservateurs se tenir à l'écart et déplorer la conduite de l'empereur qui repoussait le pays vers l'abîme, les libéraux relever la tête, conspirer contre l'empire et notre armée, enfin voir commencer ce fâcheux désaccord entre le général Bazaine et le gouvernement impérial. D'après la correspondance publiée par M. de Keratry, on voit que ce désaccord commença dès les premiers jours de juillet 1864, qu'il s'accrut fortement dans la lettre du maréchal adressée à l'impératrice, le 24 septembre de la même année, et qu'il ne fait qu'augmenter jusqu'à l'arrivée du général Castelneau, quoique les rapports personnels de l'empereur et du maréchal fussent naturellement toujours courtois.

L'organisation de l'armée mexicaine devait être, après l'arrangement des biens nationalisés, la première occupation de l'empereur. Une organisation économique et provisoire, faite dans le but de pacifier le pays, devait précéder une organisation définitive et plus en rapport avec la dignité d'un empire. En effet, il était d'une bonne politique de mettre toujours l'armée mexicaine en avant, afin que les balles étrangères fissent couler le moins possible le sang mexicain. Nous devons multiplier dans les capitales de province nos garnisons, de manière à les rendre comme un centre au-

tour duquel pivotaient les troupes impériales. De la sorte, les Français restaient dans leur rôle de soutien, d'aide, ils appuyaient les troupes mexicaines qui auraient elles-mêmes, sous notre direction et soutenues par nous, pacifié leur pays; on les aguerrissait ainsi, on les moralisait, au lieu de les laisser s'effacer et s'anéantir derrière nous. Pour arriver à cette pacification, nous avons dû adopter le système des colonnes mobiles, abandonner des villes que nous occupions momentanément, les livrer ensuite aux vengeances des juaristes et mécontenter tout le monde. Aussi, la pacification, qui était un fait accompli en 1864, ne l'était plus à la fin de 1865, où les troupes juaristes ne parcouraient plus le pays par guerillas, mais par corps d'armée.

L'organisation économique et provisoire de l'armée mexicaine devait se faire d'abord au moyen de recrutement en usage dans le pays, mais qu'on aurait modifié pour lui enlever le caractère odieux qu'il a. Ce mode vicieux aurait été changé plus tard contre celui proclamé par Santa-Anna, mais en attendant, on pouvait en faire usage. On pouvait également enrôler, sans crainte de défection, les officiers et les soldats de l'armée juariste, car, bien payés, bien nourris et bien vêtus, les Mexicains se battent fidèlement pour ceux qui les paient, quels qu'ils soient.

Les généraux D. Augustin Ziris et Joaquin de Castro seraient volontiers chargés d'instruire l'infanterie. Le général D. Miguel Andrade se serait pareillement chargé de l'instruction de la cavalerie, et le général D. Martin Carrera aurait organisé l'artillerie. Ces généraux, à peu près nuls en campagne, étaient d'excellents instructeurs. Chaque brigade d'infanterie devait être formée de trois bataillons et de six pièces de campagne, et chaque brigade de cavalerie, de trois régiments et d'une batterie montée de quatre obusiers de douze. Pour cette organisation, il fallait laisser de côté toutes nos idées européennes et ne voir que l'économie, les nécessités du moment et les habitudes du pays en cette matière. Quant au service des transports, on devait commencer

par des contrats pour des chariots et mulets de bagage; l'expérience ayant prouvé que, lorsque le gouvernement achetait les mulets et les chariots, les frais étaient plus considérables et le service mal fait. Deux brigades d'infanterie, une de cavalerie et une batterie supplémentaire de six obusiers de campagne auraient formé une division légère de 4,800 fantassins, 1,000 cavaliers et 200 artilleurs, en tout 6,000 hommes, sans comprendre le dépôt.

Au général Marquez, on pouvait en toute sûreté confier le commandement d'une de ces divisions. Homme actif, ayant l'habitude de la guerre, un nom redouté des libéraux et une bravoure incontestable, Marquez pouvait en une seule campagne doubler le nombre de ses troupes. Sachant se faire obéir et craindre, il aurait seulement fallu l'habituer lui-même à obéir, ce qui n'aurait pas été difficile. Le général de brigade D. Severo Cantillo pouvait également commander une division. Honnête, instruit, intelligent et brave, ce général n'avait qu'un défaut, celui d'être sourd. Quant aux généraux de brigade, on pouvait choisir parmi D. Manuel Diaz de la Vega, D. Silverio Ramirez, D. Gregorio del Callejo, D. Felicio Liceaga, D. Elisio Ruelas, Marin, Chacon, Tavera et autres. Marquez et Castillo auraient opéré, l'un au centre sur Queretaro, Guanajuato, Leon, Aguas-Calientes et Zacatecas; l'autre à l'ouest, sur Morelia, Guadalajara, Colima, Tepic et San-Blas. Le général Vicario, brave soldat, redouté dans le sud, par Alvarez lui-même, se serait chargé de la pacification du sud de Mexico, en le laissant recruter son monde et se battre un peu à la cosaque, tout en lui donnant les fonds nécessaires à son entreprise, et remettant à plus tard le soin de régulariser son armée. Quant à Thomas Mejia, dont on connaissait déjà les exploits, qui avait battu, le 27 décembre dernier, Negrete, à San Luis Potosi, lui faisant 845 prisonniers, lui prenant 1,500 fusils, toute son artillerie, un drapeau et lui tuant un nombre considérable de soldats; Mejia qui venait récemment, — au mois de mai, — de concert avec le colonel Aymard, de mettre en déroute Doblado

et son armée à Matehuala, lui faisant plus de 1,200 prisonniers, lui prenant 36 canons, onze obusiers, un drapeau et une quantité considérable de munitions de guerre; Mejia, peut-être nommé trop tôt, par Miramon, général de division, aurait eu bien vite, avec un bon chef d'état-major, pacifié le Cohahuila, le Nuevo-Leon et le Taumalipas, par sa bravoure et son intelligence indienne.

L'infortuné Maximilien, ne connaissant ni les hommes, ni les choses du Mexique, et ne consultant que ses théories, chargea, le 7 juillet 1864, le général Bazaine d'élaborer un projet de réorganisation de l'armée mexicaine; il fit reviser les brevets des officiers supérieurs; puis, oubliant le projet de réorganisation, ne tenant aucun compte du rapport de la commission chargée de la révision des brevets, il élimina presque tous les officiers interventionistes et conservateurs, mettant les uns à la retraite, envoyant les autres en mission hors du Mexique. Marquez et Miramon devinrent suspects à l'Empereur, vers la fin de 1864. Je crois que ce n'était pas à tort, ces deux officiers, influencés par la politique suivie par l'Empereur et le parti du clergé dont ils étaient les deux principaux défenseurs, étaient forts mécontents. Afin que ce mécontentement ne se traduisit pas par une révolte ouverte, l'Empereur envoya le premier à Jérusalem et le second à Berlin.

Voici quelques lettres adressées au général Woll et qui feront connaître la situation de l'armée mexicaine, et comment s'opérait sa prétendue réorganisation.

« S. Luis Potosi, 28 juillet 1864. — Mon ami et cher compagnon. — Aujourd'hui mes troupes partiront pour Victoria; je les rejoindrai demain; mais avant de partir je vais vous ennuyer.

« Au commencement de cette année, ma division se trouvait en campagne, du Venado à Matehuala, complètement nue. Le froid de la saison rendit malade mes soldats, et dans cette situation j'eus recours au général en chef de l'armée franco-mexicaine, lui demandant des vêtements. Il m'auto-

risa à en faire fabriquer, et j'en chargeai le préfet politique de ce département. L'habillement nécessaire n'a pas été fait, et l'on prit à crédit le drap et tous les accessoires pour fabriquer le peu que j'ai reçu.

« D. Antonio Muriedas, porteur de la présente et contracteur des vêtements fournis, n'a pu obtenir encore un ordre de paiement des intendants français. Je vous prie donc d'obtenir cet ordre et celui de faire compléter l'habillement de mes malheureux soldats qui ont marché presque nus pendant la campagne et la saison des pluies. — Thomas Mejia. »

« Camp de Chilapa, 13 octobre 1864. — Mon cher et très estimé ami. — Hier j'ai reçu une communication officielle de S. M. I., de Guanajuato, par laquelle on déclare que les corps n'atteignant pas le chiffre indiqué par le règlement du 23 septembre 1863, seront refundus. Cette suprême disposition a découragé les forces de la brigade de mon commandement, qui se trouve en présence de l'ennemi qui occupe Chilapa, à portée de canon. Après les souffrances que nous avons endurées pendant la lutte, en faveur de l'empire, on parle aujourd'hui de règlement, quand nous nous battons avec l'ennemi, et qu'à notre corps on ne lui a pas donné l'armement nécessaire pour compléter le chiffre qu'il devait atteindre, ni le parc indispensable pour une campagne comme celle-ci. Je vous prie de supplier Sa Majesté de ne pas appliquer cette même disposition à ma brigade jusqu'à la fin de la campagne. Je vous dirai que déjà plus de cent villages de ce district ont reconnu le gouvernement de Sa Majesté impériale, et je crains qu'après m'être sacrifié dans ce département à poursuivre la pacification, l'on perde tout ce qui a été gagné en si peu de temps, dans un pays sans ressources, ayant des chemins affreux. J'ai entrepris ma marche sans argent, ayant la majorité de mes troupes sans vêtements, et d'après ce qui se passe dans ma brigade, je crois que jamais nous ne retournerons à inspirer de la confiance dans ces populations.

« Je suis résolu à retourner à Iguala et à donner la démis-

sion de mon commandement, à moins que l'on ne m'accorde ce que je demande par le ministère de la guerre, et qu'on ne m'envoie le parc, l'artillerie, l'armement et tout ce dont a besoin ma brigade, ainsi que la reconnaissance de tous les officiers qui ont soutenu, à mes côtés, la cause que nous défendons, etc. — Juan Vicario. »

Le 27 octobre, le général Mejia envoyait de Matamoros, à Mexico, son aide de camp, le capitaine D. Edmond Claret, en mission particulière auprès de l'empereur, pour l'informer de la situation des frontières, lui demander des instructions spéciales et le maintien de l'organisation actuelle de l'armée, les changements qu'on voulait introduire pouvant avoir des conséquences funestes. « Vous connaissez, dit-il au général Woll, auquel il recommandait d'appuyer la mission du capitaine Claret, l'organisation et les qualités particulières de mes soldats, la pleine confiance que j'ai en eux pour me maintenir fortement dans ce pays, et l'inquiétude que me causerait un changement radical dans les chefs et les officiers qui sont accoutumés à les commander. » Malheureusement l'empereur ne tint aucun compte de ces réclamations, l'armée mexicaine se désaffectionna comme l'avaient fait les partisans du clergé et les conservateurs, aussi, peu de mois après ne voit-on plus que deux petites armées mexicaines défendre sérieusement l'empire, ce furent celle du général Mejia et celle du général Mendez, fidèlement attachées à la personne de leurs chefs. Je ne sais sur quoi se fonde M. de Kératry, lorsqu'il dit qu'au début de l'année 1865, « l'armée nationale avait été réorganisée sur les bases des projets que chacun de nos chefs d'armes, suivant sa spécialité, avait étudiés et proposés. Mais cet auteur prouve deux pages plus loin qu'il était mal informé, et cite à l'appui de ce que je dis une lettre de l'empereur au maréchal Bazaine, datée du 5 mai 1865, dans laquelle Sa Majesté commence ainsi : « Partageant l'opinion de Votre Excellence, qu'il faut poursuivre activement l'organisation de l'armée, et n'ayant pas trouvé un général français ou mexicain qui

eût voulu ou qui aurait pu s'en charger, je me suis décidé à la confier au général comte de Thun. » Disons-le de suite pour en finir avec cette question, l'armée mexicaine depuis l'arrivée de l'empereur jusqu'à sa mort, n'a jamais été organisée que sur du papier.

Le général Mejia arriva le 25 septembre à Matamoros. Voici sur son arrivée des détails qui me sont donnés par une lettre datée de Matamoros, 1^{er} octobre 1864... « En parlant des libéraux, vous me disiez au moment de quitter cette ville : — « Vous verrez ce qu'est la tyrannie de ces gens qui vont se rendre maîtres de la destinée des frontières. » En effet, elle a été horrible, et, jusqu'il y a cinq jours où le général Mejia est arrivé avec ses troupes, nous avons dû subir des souffrances telles que la plume refuse de les écrire... Le jour où le général Mejia entra dans la ville, les femmes et les enfants qui, comme nous, n'avaient eu que le spectacle continu de sang, de vandalisme et de pillage, s'embrassaient les uns les autres, nous nous embrassions tous dans la joie de nous voir délivrés de l'oppression qui pesait sur tous les honnêtes gens.

« Le général Mejia se conduisit admirablement, ne persécutant personne pour ses opinions politiques. Profitant de cette indulgence, la bande des loups est restée au milieu du troupeau, et seulement une vigilance constante appuyée par des forces nécessaires pourra nous délivrer de nouvelles commotions. Il serait bon de faire sortir d'ici tous les vieux chefs de bandes des anciennes révolutions et nommer dans l'administration des employés étrangers au département. — D. V. »

Ces loups ne tardèrent pas à se mettre d'accord avec Negrete pour tâcher de dévorer le troupeau. L'empereur partit dans la première quinzaine du mois d'août pour faire un voyage dans l'intérieur. Pendant ce voyage qui dura deux mois environ les qualités personnelles de Sa Majesté lui attirèrent les sympathies de tous ceux qui eurent l'honneur de l'approcher. L'empereur était séduisant au plus haut

degré par ses manières simples, affables et bienveillantes ; il sut conquérir l'affection de tous ceux qui n'avaient point encore été frappés par sa politique étrange ; les populations l'accueillirent avec un enthousiasme sincère. Le 16 septembre, jour anniversaire de l'indépendance mexicaine, Sa Majesté se trouvait à Dolorès, village où le curé Hidalgo poussa son premier cri de guerre en 1810 : à l'occasion de cette circonstance, l'empereur prononça, de la maison même d'Hidalgo, un discours dans lequel il disait : — « Mexicains. — Plus d'un demi-siècle bien orageux s'est écoulé depuis que, dans cette humble maison, est sortie, du cœur d'un prêtre, la grande parole d'indépendance qui retentit encore comme un tonnerre de l'un à l'autre océan, dans toute l'étendue de l'Anahuac, et devant laquelle tombèrent anéantis *la servitude et le despotisme de plusieurs siècles.* » Ces paroles, prononcées par un descendant de Charles-Quint, parurent excentriques au parti qui l'avait appelé sur le trône, il en fut offensé, et réimprima dans ses journaux la proclamation d'Iturbide, au moment de se mettre à la tête de l'insurrection, et dans laquelle le libérateur disait : « Il y a trois cents ans que l'Amérique vit sous la tutelle de la nation la plus catholique, la plus douce, la plus héroïque et la plus magnanime ; c'est l'Espagne qui l'a élevée et agrandie, qui a formé ces villes opulentes, ces magnifiques cités, ces provinces et ces vastes royaumes. »

Lorsque l'empereur rentra dans sa capitale, l'impératrice fut au devant de lui jusqu'à Toluca. Une lettre de cette ville, datée du 27 octobre, me donne au sujet de cette petite excursion les renseignements que voici : « S. M. l'impératrice est arrivée ici quelques moments avant l'empereur ; il paraît que l'impératrice n'a été satisfaite en rien de la réception qu'on lui fit, ce qui a donné lieu à ce que l'empereur, contrairement à son amabilité naturelle, employa quelques paroles, rien moins qu'agréables pour les habitants de cette ville.

« Aujourd'hui, il s'est présenté une commission des habi-